Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 67 (1928)
Heft: 11

Artikel: Notes de Jean-Marc Bussy : (suite)
Autor: Roulier, A. / Bussy, Jean-Marc
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-221720

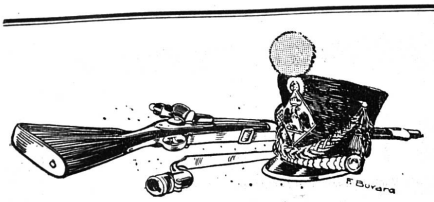
Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 30.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch



NOTES DE JEAN-MARC BUSSY
(Suite.)

« Dans une autre rue, le sergent Tanner, commandant le peloton où je me trouvais, reçoit une balle dans la tête. Il tombe raide mort. Mon sergent, Mayor, ramasse son havresac. On nous fait feu dessus de tous les côtés, des fenêtres et des toits.

« J'entre plus loin dans une cour. J'y fais sept prisonniers, ayant leurs armes à la main.

« Nous trouvons sur un toit, où nous sommes montés par la lucarne, un Vaudois du nom de Grivel, qui avait passé aux Espagnols.

« La ville est reprise à l'ennemi. Quand nous arrivons au quartier général, le commandant nous dit : « Braves ! la pénible journée que vous venez de passer fait honneur à notre nation. Vous m'avez amené 13 officiers et fait plus de 200 sous-officiers et soldats prisonniers de guerre. En outre, bon nombre d'ennemis sont restés sur le carreau. Grâce à vos efforts la ville est encore à nous... »

« J'avais fait à moi seul 12 prisonniers. Le commandant, qui a vu les 12 gourdes que j'avais rapportées, me dit : — Eh bien ! voilà 12 prisonniers que tu as fait ! Je m'en souviendrai... Et ta jambe, comment va-t-elle ? — Très bien, colonel. Ce n'est qu'une égratignure.

« Nous avons eu 32 hommes hors de combat, tant morts que blessés. Le capitaine a reçu trois blessures et meurt après trente heures de souffrances.[1] Il avait été décoré de la légion d'honneur. Pierre Henry, de Vullierens, Pavillard, d'Orny, sont morts sous les balles. Un seul des nôtres a été fait prisonnier. Il a pu s'échapper et nous rejoindre.

« Quelle pénible journée !

« Le lendemain fut calme. Mais notre chef est prévenu que 2000 hommes de bonnes troupes s'avançaient pour nous attaquer.

« Un conseil de guerre auquel assiste le commandant des troupes savoyardes, décide que nous partirons pendant la nuit... »

Nos troupiers passent à Villadongos, joli village où ils demeurent trois semaines. Ils prennent part à la fête de la Saint-Jean et dansent au son des castagnettes et des tambourins.

« Astorga, jeudi 5 juillet. — Nous trouvons ici un bataillon du 4e régiment, arrivé de France.

« Les tambours des grenadiers Perret et Rey dépendent la cloche d'un couvent abandonné et la traînent sous une voûte. Tous les jours, ils en font sauter des morceaux, qu'ils vendent à un paysan. J'ai profité de l'aubaine.

« Puebla de Sanabria, lundi 31 juillet. — Nous arrivons au nombre de 2000 hommes environ, sans artillerie. Les Espagnols, apprenant notre approche, ont abandonné la ville. Les environs sont complètement pillés et déserts. De hautes montagnes nous entourent.

« Nous trouvons dans la ville deux beaux canons de bronze, malheureusement encloués ; des boulets, des obus à mitraille. Quant à la poudre, ce que l'ennemi n'a pu emporter a été jeté avec des cadavres dans le seul puits de la caserne.

« Les cartouches que nous avons dans nos gibernes constituent notre seule munition. Notre provision de vivres est petite : vaches maigres et quelques caissons de biscuits. La plupart des habitants ont fui.

« Telles sont les conditions dans lesquelles le général Seras nous quitte, le 31, dans l'après-midi, avec l'ordre exprès de n'abandonner la place sous aucun prétexte et de la défendre jusqu'à la dernière extrémité. Il nous promet de nous envoyer dans deux jours des canons, de la poudre et des vivres.

« Le 1er août, nous apercevons une patrouille ennemie sur la hauteur, du côté du midi. Le 2, nouvelle patrouille plus nombreuse. Nous commençons nos préparatifs de défense. Nous dépavons la grande rue, et utilisons les matériaux obtenus pour doubler les murs qui nous séparent de la ville basse.

« Le même jour, un espion nous apprend que le général portugais Silveira vient d'arriver avec 500 hommes de cavalerie dans un village à une lieu d'ici et que nous allons être attaqués le matin par 10.000 Portugais et Espagnols.

« Notre chef de bataillon de Graffenried envoie alors 25 de ses dragons porter la nouvelle au général Seras, qui se trouvait à Benavente, à 14 lieues de nous.

« Le 3, de bon matin, nous voyons une colonne ennemie sur l'une des hauteurs environnantes. Aussitôt les canonniers Rochat et Gallay pointent une des deux pièces que nous avions trouvées et qui se trouvait chargée. Ils introduisent quelques grains de poudre par un petit trou que le clou a laissé à la lumière... Le coup part ! Le clou aussi, de sorte que nous pourrons au moins nous servir de cette pièce.

« Mais d'autres colonnes ennemies surgissent sur tous les monts d'alentour. A sept heures du matin, nous nous voyons entièrement cernés. Nous sommes tous à nos postes, prêts à faire notre devoir.

« Les premières colonnes qui s'avancent sont reçues par les décharges nourries de nos fusils à pierre et par quelques coups de notre couleuvrine. Elles reculent, puis reviennent à la charge.

« Le général espagnol nous envoie un parlementaire, accompagné d'un trompette portant un drapeau blanc. Il nous somme de nous rendre. Le général portugais en fait autant. M. de Graffenried répond : « Nous sommes Suisses ; nous connaissons notre devoir et nous saurons le remplir ! »

« L'attaque recommence. L'ennemi s'avance jusque dans les faubourgs. Mais notre feu l'oblige à se retirer. A 3 heures, nouveau parlementaire.

« Même réponse. On lutte jusqu'à la nuit. Nous avons muré la porte de notre petite forteresse. Nous avons eu, en cette première journée, deux morts et quelques blessés.

« La journée du 4 se passe à renforcer le mur qui nous protège, tandis que l'ennemi creuse des tranchées pour se rapprocher du mur d'enceinte.

« Notre tambour Gilabert, de Chavornay, déserte et passe à l'ennemi.

« Le 6, on nous attaque avec le canon. Une partie du mur tombe aux premières décharges.

« Je reçois une balle au sommet de la tête. Je tombe. Mon caporal Modoux et mon camarade Marme me relèvent. Ce n'est pas grave. Mon képi est percé. Un peu de la peau du crâne est enlevée et le sang coule de l'écorchure. Je bois quelques verres de vin et je peux bientôt reprendre ma place.

« Le faubourg du côté du couchant est complètement occupé par l'ennemi. Nous apercevons les canons des fusils passé entre les tuiles des toits.

« Tinguely s'offre au commandant pour aller porter de nos nouvelles au général Seras. Nous le descendons de nuit au moyen de cordes.

« Nous réparons pendant la nuit les ouvrages détruits par l'artillerie. La ville basse vient d'être occupée par les Espagnols.

« Hussy, qui se trouve à mon côté, reçoit une balle dans l'estomac. Il meurt après deux heures de souffrances.

« Le 7. Nos grenadiers s'aperçoivent qu'on sape le mur depuis la maison voisine, près de la porte.

« Du côté espagnol, comme du côté portugais, on nous somme, avec menaces, de nous rendre sur-le-champ. Nous renvoyons les parlementaires.

« Dans les courts armistices, nous pouvons causer avec les soldats ennemis. Ils nous offrent du pain et du vin, que nous refusons, bien que nous en ayons grand besoin... Quelques-uns nous déclarent que si nous ne nous rendons pas, nous serons tous passés au fil de l'épée.

« Du 8. Nos tambours battent toujours la diane au haut du château, à côté du drapeau qui flotte. Nous sommes jour et nuit à nos positions. Aucun secours n'arrive.

« A 11 heures, nous voyons passer des dragons français, prisonniers de guerre, conduits par des cavaliers portugais. On nous jette des billets donnant de mauvaises nouvelles des troupes françaises. »

Il y avait eu en effet une bataille sur le plateau d'Orono. Les Français avaient été vaincus. Marmont avait remplacé Masséna.

Un peu plus tard, le roi Joseph, obligé de quitter de nouveau Madrid, s'était retiré devant les forces supérieures de Wellington, jusque dans les plaines de Vitoria. Les Anglais s'y étaient présentés le 21 juin et y avaient remporté une victoire complète. Les Français avaient été contraints de reculer jusqu'aux Pyrénées.[1]

« Du 9. Nous avons déjà 25 morts, dont un lieutenant, et 42 blessés. Nous venons de passer la nuit la plus pénible que nous ayons eue. Tous en faction le long du mur, sans pouvoir tirer, nos munitions étant presque épuisées. Nous avons craint un assaut pendant la nuit. Deux tués et cinq blessés.

« Ce qui nous fait le plus souffrir, c'est le manque d'eau. Nous sommes obligés de descendre du rempart pendant la nuit et d'aller en puiser à la rivière au moyen de nos petits bidons, au risque d'être pris par les patrouilles ennemies.

« Il me reste six cartouches. Mes camarades n'en ont pas tous autant. Les feux des assaillants redoublent. La ville est pleine de troupes. N'ayant plus de munitions, nous partageons les balles qui restent en quatre, puisque nous ne tirons plus qu'à bout portant. Nous mettons la moitié de la cartouche pour un coup. Beaucoup de fusils sont hors d'usage ; les batteries sont abîmées, et les pierres à feu font défaut.

(A suivre.) *A. Roulier.*

[1] C'était le capitaine Hundbiss, commandant des voltigeurs.

[1] Regnault, ouvrage cité.

Ruse féminine. — Oui, tu es gentille dans cette robe, mais je sais ce qu'elle me coûtera...

— Chéri, est-ce que je pense à l'argent, du moment qu'il s'agit de te plaire ?

Il est aveugle. — Voici un sou, mon pauvre homme.

— Oh ! merci, merci, monsieur !... Je savais bien que vous n'oublieriez pas le pauvre aveugle, dès que je vous ai vu tourner à l'angle de la rue...

Pour la rédaction : J. Monnet
J. Bron, édit.
Lausanne — Imp. Pache-Varidel & Bron.

Adresses utiles

Nous prions nos abonnés et lecteurs d'utiliser ces adresses de maisons recommandées lors de leurs achats et d'indiquer le *Conteur Vaudois* comme référence.

Achetez vos chemises chez le spécialiste
DODILLE
Rue Haldimand **LAUSANNE**

HERNIEUX
Adressez-vous en toute confiance aux spécialistes :
W. Margot & Cie
BANDAGISTES
Riponne et Pré-du-Marché, Lausanne

Dégustez tous
les excellents vins
Aigle et Yvorne 1926
Ch. HENRY, Aigle
Tél. 78

Vermouth CINZANO
Un Vermouth, c'est quelconque,
un Cinzano c'est bien plus sûr.
P. Pouillot, agent général, LAUSANNE

Demandez un
Centherbes Crespi
l'apéritif par excellence.